

Le cahier des Livres

— tel est son art. Dans *Fruits & légumes*, c'est la vie qui est coupable (la vie et ses bonnes prérogatives que sont la justice, le progrès, l'expansion économique) et ce sont les hommes de peine qui sont innocents — en l'occurrence, de petits bourgeois de « primeurs » échappés de l'Espagne franquiste, installés en Bretagne, et qui, malgré leur bonne volonté et leur sens du labeur, ne prendront pas le train de la modernité, celui de la grande distribution contre le petit commerce, et seront broyés par elle —, et cela malgré le fait d'avoir rencontré un instant Gilles-Édouard Leclerc, « une sorte de prophète illuminé », avec qui on aurait pu s'associer. Le mal, en plus du hasard calamiteux, ce ne sont jamais les méchants dans la vraie vie, c'est la marche du monde, les valeurs qui le fondent et le légitiment, les lois qui empêchent les individus de s'en détourner et qui punissent ceux qui, parmi eux, restent accrochés à l'ancien. Le mal, dans la vraie vie, c'est le bien — incarné ici par l'huissier Robert Quintin, au visage de bruté et dont « les petits yeux mesquins et noirs donnaient l'informe sentiment de la mort prochaine ». Encore plus que dans *Camille* (prix Décembre 2000), premier roman de l'auteur qui fut pour un certain nombre d'entre nous la révélation littéraire de ce début de siècle, la mort, envieuse ou envinée, accidentelle ou volontaire, structure *Fruits & légumes*, non seulement par les morts factuelles, toujours violentes, qui jalonnent le récit et arrivent en rafale (on ne compte plus dans ce court roman ni les accidents domestiques, ni les ruptures d'anévrisme, ni les mauvaises chutes, et encore moins les chiens écrasés, les pigeons à qui l'on tord le cou, ou les taureaux mis à mort), mais par le mouvement mortifère qui touche situations, personnages et objets — des amours décevantes aux cageots que l'on crame, de l'incendie des étalages à l'épilepsie du fils, des filles qui semblent moches à force d'être idiotes à la machine à découper le jambon qui ne vaut rien pour les mains tremblantes. Le bon sang, qu'il soit du commerce ou des sentiments, vire toujours en eau de boudin.

Quant à la scène originelle, le grand-père qui, un jour, laissa sa clarinette pour une charrette à bras, elle marque, presque de manière zolienne, le triomphe héréditaire qui est toujours une défaite existentielle — en l'occurrence, l'impossibilité pour le narrateur de faire autre chose que ce que ses parents faisaient, et surtout pas de la peinture (sauf en bâtiment, bien entendu). Dans *Fruits & légumes*, tout est dégénérescence, pourrissement, effondrement — des fruits et des êtres qui deviennent légumes. On pense à Céline, la compassion en plus. Ou à Reiser, la satire en moins. Car les personnages de Palou sont nobles, dignes, sortis tout droit d'un tableau de Millet, et qui se retrouveraient dans un roman de Zola. Terre sans angélus. Mort sans crédit. Vie ratée, même pas « minuscule ». Mais tout cela sans règlement de compte, jamais. Si l'écriture est le lieu du partage, disait encore Michon, alors *Fruits &*

légumes sera le roman du partage, sinon de l'amour filial, amour compassionnel, forcément pudique, qui rend leur dignité aux perdants, aux guignons, à tous les Job de la terre. Et elle est extraordinaire cette écriture, « flaubérienne » si l'on veut, à la fois densifiée et concentrée, objectale et ludique, sèche et multicolore, qui présente tout ce qu'elle dit sans jamais aller voir derrière le rideau et qui au contraire envoie « au diable, le curetage des âmes ! »

De la littérature, nous attendons qu'elle suspende le jugement et fasse trembler le sens. Qu'elle révèle et énonce. Qu'elle crée un manque, donc un désir. Qu'elle s'adresse à nous, comme dans la Bible. La fin du roman, c'est comme une lettre qui nous était adressée. Et c'est à ce moment que l'on comprend que l'auteur aurait pu finir comme son personnage. Paradoxe de la littérature qui pose la réalité littérale mais suppose une réalité alternative. Le narrateur rêvait d'être peintre. Il aura été écrivain. *Fruits & légumes*, c'est, aurait-on envie de dire, le livre qu'il aurait pu écrire le narrateur. Et c'est la vie que l'auteur aurait pu vivre s'il ne l'avait pas écrite. C'est le roman, enfin, qu'il nous donne aujourd'hui. Un chef-d'œuvre, au fait.

P. Cormary

FRUITS & LÉGUMES, Anthony Palou, Éditions Albin Michel, 160 p., 14 €

THÉSÉE À CÉLINEGRAD

Céline personnage de roman. Le risque n'était pas mince, pour un auteur né en 1973, de donner vie et verbe au damné du 25^{ter} chemin des Gardes, souvent plagié, jamais égalé — raison pour laquelle il s'en tient sobrement au pastiche de sa conversation. Cette appréhension, du reste, est un des sujets du *Réproposé* : différée, aux dernières pages de ce livre (« la ligne droite me terrorise »), la rencontre avec l'auteur du *Voyage* est elle-même un long périple à moto vers « les profondeurs de la brousse enténébrée », mise en abyme qui s'achève à Meudon, à la nuit tombée. « Je n'y vois rien et me laisse guider par la route », admet Gérard Cohen, factotum chargé par Gallimard de porter en main propre son courrier au « *Mingus de la littérature* », pour s'assurer qu'il l'ouvrira. Hypothèse absurde,



qui confine au bizutage, car Cohen a quelques motifs de se croire juif, et quelque espoir d'être écrivain. Sorti de la rue Sébastien-Bottin à 10 heures, il faudra la journée entière et plus de cent pages au Chaperon rouge, au travers d'un dédale urbain et mental peuplé de jazzmen et de prostituées, pour entendre la « bête engagée » l'accueillir avec ces mots : « Vous avez fait tout ce chemin là, sous la pluie, uniquement pour m'apporter ces toutous papiers ! »

Cohen n'a pas été arrêté, sous l'Occupation, parce qu'il avait monté l'escalier d'un claque, son échelle de Jacob à lui. Et c'est entre de mêmes cuisses, dix ans plus tard, qu'il restarde rituellement le moment d'affronter l'obscur révélation célinienne. Car l'homme, pas plus que ses livres, ne vous laisse intact. Mais le petit « *bâtard sinisé* » sortira vivant de la tanière du Minotaure bouffeur de juifs, dévidant son fil d'Ariane avec « la sensation de défaire l'ouvrage pallemment croché ». Sans compter, tout d'abord, les plumes qu'il vient d'y laisser : sa naïve illusion d'être au monde. « J'ai beau faire des efforts, mentir, me cacher, tout n'est que travestissement. Je suis comme amputé des hommes. » Ainsi, le mal du Dr Destouches était contagieux. Le réproposé, c'est aussi bien Cohen, avec la « certitude viscérale de [sa] propre étrangeté », sa honte de n'avoir été qu'à demi juif, à demi résistant, à demi homme : « Je suis un animal dont on caresse l'encolure, rien qu'un élément du décor. » Variation sur un thème existentialiste. Ce 6 décembre 1954, le prix Goncourt vient justement d'être attribué à Simone de Beauvoir pour « *Les Mandarines* », comme dirait son copain qui ne prend rien au sérieux...

Mikael Hirsch, « employé fictif et allocataire de divers subsides » nous apprend son éditeur, est le petit-fils du directeur commercial du « *gros matou gallimardoux* ». Sa réussite consiste à montrer un « emmuré vivant », animal « pétri de trouille » dans sa Guyane de banlieue, « vieille ordure » cernée par l'invasion du jazz, de Sagan et de Robert Lamoureux, plus sûrement condamné par la mode que par la justice. Relégué tout au bout de ce récit, Céline en est le point de fuite, dans son antre où l'on n'arrive jamais. L'homme est allé trop loin, si loin « au cœur de l'océan glacial » qu'il est illusoire de penser l'atteindre, dans tous les sens du terme. Thésée alors devient Orphée au cœur de l'Hadès : venu reprendre ce qui reste d'art en Céline, il n'a trouvé que « la tambouille ignoble des mots ». Hirsch s'y risque pourtant. Pour restituer à petites touches une époque qu'il n'a pas connue, ses caveaux, ses vespas, ses bas-nylon, ses pavillons Baltard, sa mort de Colette, il ajuste de courtes phrases taillées en pavés, jointoyées d'imparfait mythologique. Les années 1950, cet Èrèbe d'après-guerre, marinent dans leur jus : « la chambre sentait la chicorée Leroux et le vètvier ». Ne sont de trop qu'une poignée de notes qui feignent de transfor-

mer en document ce roman initiatique, judicieusement placé sous les auspices de Conrad. Labyrinthe à l'issue duquel Cohen peut enfin envisager de « rendre les armes anciennes » et « signer l'armistice intime ». Nulle preuve n'est exigible pour vivre, encore moins pour écrire. Le réproposé lui aura au moins appris cela.

O. Philpponnat

LE RÉPROPOSÉ, Mikael Hirsch, L'Éditeur, 190 p., 14 €

RÉSONNANCES

Claire Fercak et Billy Corgan, leader du groupe The Smashing Pumpkins, tissent deux récits qui se répondent en un texte flamboyant autour de l'improbable rencontre entre Écho et Médée.

RENCONTRE AVEC CLAIRE FERCAK

Votre co-auteur, Billy Corgan (leader du groupe américain The Smashing Pumpkins), est une rock star. Comment est né ce projet d'un livre à quatre mains ?

En 2008, les Éditions Le mot et le reste m'ont proposé d'écrire un livre sur mon rapport à la musique. J'ai tout de suite pensé aux Smashing Pumpkins. Leur univers correspond à mon imaginaire, il y a quelque chose d'infiniment, de l'ordre de l'intuition, qui m'a poussé vers leur musique. J'ai eu la même impression en lisant le livre de poésie écrit par Billy en 2004. Ce que j'aime particulièrement dans son travail, ce sont les secrets tapis dans ses textes, les pistes et portes entrouvertes, symboles à décoder. Ce qui me frappait et que j'appréciais dans ce groupe, dès l'adolescence, c'est le fait que Billy Corgan me semblait être physiquement engagé dans son travail. Billy a accepté d'écrire l'introduction et la piste cachée de ce livre, *Tarantula Box Set*. Nous sommes restés en contact, puis devenus amis. Billy n'avait plus écrit de livre depuis son livre de poésie mais en avait très envie. Quelques mois plus tard, il m'a demandé si je serais d'accord pour qu'on écrive ensemble.

N'est-il pas compliqué d'écrire à deux ? Comment avez-vous procédé ?

Si, c'est compliqué, d'autant plus quand votre co-auteur vit de l'autre côté de l'Atlantique, passe des heures dans son studio d'enregistrement et part

romans

ZIZI LE KIF

Étonnant comme certains ouvrages autobiographiques parlent au vécu du plus grand nombre. C'est le cas de ce *Zizi le kif*, dernier livre en

date du talentueux David At ce sujet si rarement à la sexualité de vers sa propre ex ni exhibitionnisme ramène tous à nous. Et c'est, il faut le plus grand d retrouvons à sa